

UNE HISTOIRE DE CREME A LA GLACE—Suite



III

L'Italien—Ah ! c'est comme ça que tu as soin de ma voiture !

rait beaucoup de soins, fit-elle d'un petit air docte, qui prouvait qu'elle s'y connaissait en fait de pâtés ; puis après une seconde d'hésitation :

— Voulez-vous, me demanda-t-elle timidement, que j'essaie de l'enlever ?

Je ne doutais pas que la tache disparut bien plus sûrement sous ses mains expérimentées que sous les miennes. Pour toute réponse j'acquiesçai d'un signe, et m'écartai un peu pour lui faire place.

Elle passa légèrement devant moi, pencha sur la table sa taille souple, et commença ce délicat travail.

Le soleil qui brillait à travers ma fenêtre tombait juste sur elle, mettant un reflet dans les petits cheveux qui couraient en frisons sur son cou blanc.

Et en regardant ces boucles blondes, je me demandais malgré moi comment j'avais pu aimer les cheveux de Laurence, ces cheveux rougeâtres, dont l'éclat me semblait maintenant si vulgaire.

Yvonne me tournait le dos, je ne voyais d'elle que sa silhouette fine, que sa petite oreille perdue au milieu de ses tresses dorées, et puis en me penchant de côté j'entrevois un peu de son profil, ses grands cils bruns attentivement baissés en ce moment sur la tache d'encre et qui mettaient une ombre douce sur sa joue rose.

Alors pour la première fois je remarquai que ma cousine Yvonne était très jolie : en elle, s'il y avait déjà de la femme, il y avait encore de l'enfant et ce mélange était délicieux !

— Voyez-vous, me disait-elle, sans le papier buvard on n'arriverait jamais.

Sa voix très fraîche, très jeune, avait un charme pénétrant.

Elle était si pure et si suave qu'il y avait comme un parfum de candeur qui se dégageait de toute sa personne.

Et toujours le soleil enveloppait de son nimbe d'or ses petites mèches folles, sa nuque rosée m'attirait irrésistiblement, et un désir fou me venait d'y déposer un baiser, mais quelque chose d'instinctif comme du respect m'arrêta soudain !

Décidément ma cousine Yvonne n'était plus une enfant, et c'est drôle, mais je me sentais attendri à cette pensée.

Vraiment cette tache d'encre m'avait distrait. Laurence ne m'apparaissait plus que dans le lointain maintenant, et je songais qu'Yvonne avait seize ans, qu'avant deux ans elle serait femme, qu'elle aimerait, qu'on l'aimerait, qu'elle se marierait, et je ne sais pourquoi j'aurais voulu pouvoir retenir à jamais ces quelques minutes qui allaient finir.

Mais oui, Yvonne était jolie, très jolie, comment ne m'en étais-je jamais aperçu ?

Et je la regardais longuement, profondément, sentant un trouble plein de charme m'enivrer peu à peu.

Combien de temps suis-je resté plongé dans cette rêverie vague, indistincte et douce ?

Tout à coup, le sentiment de la réalité me revint brusquement, et me rappela à moi-même.

Je me penchai par-dessus l'épaule d'Yvonne pour veir où elle en était.

O surprise, la tache d'encre était là comme effacée, délavée, dans une larme, une perle tombée des yeux de ma cousine.

Ainsi donc elle avait vu, elle avait compris que j'en aimais une autre, et elle pleurait.....

Ma lettre n'est jamais partie, et je n'ai plus revu Laurence.

LOUIS FARAN.

DIALOGUE LÉONIN

Un jour, au Parc Sthmer, le lion s'arrêta soudain de marcher dans sa cage et d'un air majestueux se tournant du côté de la lionne il lui dit :

— Qu'est-ce que tu as donc à gueuler comme ça ? As-tu mal au ventre ?

— Tout le monde, répondit la lionne, t'appelle le roi des animaux, mais on ne semble pas s'apercevoir que dans ce cas c'est moi qui en suis la reine.

Et sur ce, la lionne se mit à rugir de plus belle.

PATRON ET COMMIS

Le patron.—Dites donc, commis, vous vous êtes absenté hier sans permission ?

Le commis.—En effet, monsieur, je me suis marié sans préparatifs aucuns et comme par surprise.

Le patron.—Vous devriez voir alors à ce que ça ne revienne plus.

ENTRE POLITIENS AMÉRICAINS

Jows.—Qu'est-ce donc que ces troubles qui se produisent actuellement en Crète ?

Smith.—Je ne sais pas au juste ; mais, en tout cas, si les Crétois peuvent tenir bon jusqu'à la réunion du Congrès, il auront sûrement l'appui verbal de notre parti.

A PROPOS DE PRÊT

M. Lerdy.—Quelque chose d'extraordinaire, n'est-ce pas ! Moi, qui n'ai jamais le sou apparemment, je ne me suis jamais vu dans l'obligation encore de t'emprunter de l'argent.

M. Doré.—Quelque chose de plus extraordinaire en vérité, c'est que je ne me suis jamais vu encore dans l'obligation de t'en refuser.

L'AMOUR DES ANIMAUX

La maîtresse.—J'espère bien que pendant mon absence vous avez eu bien soin de mes animaux.

La servante.—Oh ! pour le sur, madame. Il n'y a que le chat à qui j'ai oublié une fois de donner à manger.

La maîtresse.—J'espère qu'il n'en a pas trop souffert ?

La servante.—Oh ! non, certes, il a dévoré le serin et le perroquet et ça lui a fait un bon dîner.

UNE HISTOIRE DE CREME A LA GLACE—Suite



IV

L'Italien—Comment que ça peut se faire ! Plus de crème à la glace !